Le Salon Marocain

Djalil Djezzar

Roman

Préface

Ce livre est l'histoire d'une résilience. Il raconte l'histoire d'un enfant non désiré, après un mariage arrangé, dans une famille dominée par le poids de la culture musulmane et maghrébine, une famille où Mohamed, le père, faisait la loi et a imposé à cet enfant des attouchements jusqu'à sa préadolescence. Malgré ses appels, personne, ni sa mère, Fatima, qui lui était entièrement soumise, malgré les violences qu'il exerçait sur elle, ni sa sœur Khadidja n'a osé s'élever contre ce patriarche.

Cet enfant, c'était moi. Mais au lieu de me détruire, mon enfance est devenue pour moi une source d'énergie pour la réussite de mon parcours scolaire et professionnel. J'ai cherché par tous les moyens à m'extraire de mon milieu social et à gravir les échelons de la société, en remplissant mon existence de tout ce qui serait de nature à l'élever et à atteindre l'épanouissement.

Un événement aurait pu détruire ce bel équilibre, quand Fayçal, mon neveu, le petit-fils handicapé de Mohamed, a révélé à son tour avoir été victime d'attouchements de son grand-père. Je me suis alors retrouvé plongé dans un passé, dont la mémoire, vingt années plus tard, n'avait pas effacé

les images. Loin de m'écraser, le bouleversement intérieur que j'ai alors ressenti a levé un tabou et libéré ma parole, jusqu'à intenter un procès à mon père.

Écrire ce récit a été, pour moi, une étape supplémentaire de ma libération et comme une thérapie. Et comme toute mon existence a été marquée par ce premier traumatisme, j'y ai raconté aussi ma vie d'homosexuel, mes premiers amours, mes rencontres, mes amis, tous ceux qui forment ma famille de cœur et qui m'ont chacun apporté leur compréhension et leur soutien. Plus généralement j'ai voulu dire mon amour de la France, qui, par son école, autant que par les droits qu'elle m'a octroyés, m'a permis d'être aujourd'hui ce que je suis. J'espère enfin et surtout que ce témoignage pourra donner du courage à tous les Fayçal, mais aussi à toutes les Fatima et Khadidja qui liront ce livre.

Derrière chacun de mes sourires,
Chacune de mes réussites éclatantes,
Se cachent parfois des larmes et des épreuves que l'on ignore,
Puiser dans cette certitude,
Le courage de surmonter vos épreuves,
L'audace de vivre à la mesure de votre talent,
À la hauteur de vos possibilités.

Chapitre 1 : La Déclaration

Avez-vous déjà vécu un moment dans votre vie qui reste inscrit à jamais dans votre mémoire malgré vous ? Un moment qui hante vos pensées ? Un moment qui serait comme un tatouage gravé sur votre peau ? Un moment qui s'impose dans votre quotidien pour vous rappeler votre passé, tout ce que vous avez vécu. Un moment qui traverse le temps, malgré toutes vos résolutions. Un moment dont vous êtes sûr qu'il arrivera.

Ce moment pour moi correspond à un jour. Un jour qui est devenu particulier. Un jour qui est devenu routinier. Un jour durant lequel j'ai souhaité briser le silence. J'ai voulu questionner ma mère sur les agissements de mon père à mon égard. Je devais avoir entre 7 et 10 ans, mais chaque jour, je me souviens de la naïveté et de l'innocence qui me caractérisaient. J'étais assis par terre dans le salon marocain, au fond de l'appartement, que mon père, Mohamed, ouvrier dans le bâtiment, et Fatima, épouse et mère au foyer, avaient décidé d'acheter. Je jouais sans réellement vivre le moment présent. Mes pensées étaient occupées par une question. Je n'avais malheureusement pas la connaissance et la maturité

nécessaires pour y apporter une réponse ou pour comprendre ce que je vivais.

Je jouais en écoutant la radio que mes parents laissaient quotidiennement allumée. Elle était branchée sur « Radio Salam », station incontournable pour les familles d'origine algérienne. C'était, chez nous, notre quotidien, en complément de la chaîne télévisée « Canal Algérie ». Cette station de radio était comme un pont à travers la Méditerranée.

Ma mère était dans la cuisine. Je sentais les bonnes odeurs du « Ftour », le repas du ramadan qu'elle préparait pour accueillir mon père qui allait bientôt rentrer du chantier. À la radio résonnait l'appel à la prière du « Al-Asr » (la prière de l'après-midi), appel qui annonce que le prochain appel à la prière marquera la rupture du jeûne au son de la prière du « Al-Magrhib » (la prière du coucher de soleil). Le compte à rebours était donc lancé pour terminer la préparation du repas. Ma mère s'exécutait tous les jours de la semaine en cuisine, avec rigueur et dynamisme, comme si elle devait remettre quotidiennement en jeu son titre de chef cuisinier. (Je tiens sans doute d'elle l'amour du travail bien fait).

L'appel à la prière m'a donné une force, une motivation, une assurance qui m'habitaient. « Allah ô Akbar » (Dieu est grand) , résonnait en moi tel un appel à me prendre en main et à aller chercher des réponses à ma question. Je me suis donc levé au son de l'appel de l'imam à la radio et j'ai traversé la salle à manger pour rejoindre ma mère dans la cuisine. Je n'étais pas à l'aise et même un peu effrayé parce que je n'avais pas réfléchi à la bonne manière de poser ma question. Contrairement à mon père, ma mère ne m'avait jamais battu, mais j'appréhendais sa réaction.

Fatima était débordée, mais très organisée. Elle avait fini de préparer les bricks et s'occupait de la chorba. Je savais qu'il ne fallait pas la déranger, car, quand mon père rentrait, tout devait être absolument prêt. Il avait seulement le temps de se doucher, de se changer, de faire ses ablutions, avant de mettre les pieds sous la table. Un timing serré à respecter. J'avais le sentiment que le statut de ma mère, sa réputation de femme et d'épouse dépendait exclusivement de sa capacité à satisfaire mon père.

Je suis donc allé la trouver pour l'interrompre, « Omi, Omi » (Mère, mère). Elle m'a tout de suite dit qu'elle n'avait pas de temps à me consacrer, car mon père rentrait bientôt et il fallait que tout soit prêt. Elle m'a donc demandé de retourner dans le salon marocain pour jouer calmement, puisque je n'étais pas sans connaître la manière dont mon père pouvait réagir. J'ai donc insisté: « Papa m'a touché le zizi. » Starfellah, mon enfant, a répondu ma mère, en détournant le regard et en remettant son voile blanc à sa place, tu n'as pas honte. Reprends tes esprits. » J'étais perdu, alors j'ai répété automatiquement, « Omi, Omi, Wallah (je te le jure devant Dieu), il m'a touché ici et comme ça. » Et je lui montrais les parties qu'il me touchait. « Je n'ai pas compris pourquoi c'est toutes les semaines et c'est tout le temps. » « Va, habibi (mon amour), ce n'est rien ce n'est qu'un jeu », m'a-t-elle dit, les larmes aux yeux, en remettant de nouveau son voile blanc à sa place.

Je ne savais pas quoi penser. J'étais terrorisé par son jeu. J'étais encore plus dérouté. J'ai renoncé à répéter la même question. Alors j'ai décidé d'intégrer sa réponse. Elle devait donc avoir raison. Elle était l'adulte, j'étais l'enfant. Je ne

pouvais que m'en remettre à sa parole. Qui étais-je pour mettre en doute la parole de ma mère ? Comme si de rien n'était, confus, je suis sorti de la cuisine et je suis retourné jouer dans le salon marocain, calmement. J'avais le sentiment d'avoir eu la réponse que j'attendais. C'est donc à ce moment-là que j'ai capitulé, que j'ai décidé de ne plus l'importuner, à l'avenir, avec cette question.

Plus tard, ma mère a terminé de mettre la table dans la salle à manger. Elle était donc prête à accueillir mon père. Moi, après avoir dîné, j'étais assis par terre sur le tapis marocain, à jouer. C'est alors que j'ai entendu le bruit familier de la serrure, quand mon père rentrait. Puis la porte de l'appartement s'est ouverte et a claqué. J'ai sursauté. C'est toujours à cet instant que je commençais à sentir mon cœur se serrer, comme s'il fallait que je fasse attention à ce que je dise ou à ce que je fasse, de peur de le mettre en colère et qu'il me batte. Je ne savais malheureusement pas comment me comporter, car même si je restais immobile, passif et silencieux, mon père ne restait jamais indifférent. Mohamed s'est donc dirigé dans la salle à manger et m'a aperçu dans le salon marocain. « File dans ta chambre, je ne veux pas te voir. Range tes jouets. Tu sais que je te déteste. Tu es en vie, c'est déjà beaucoup. J'aurais préféré que tu ne sois pas né. Je voudrais que tu te fasses écraser par un taxi et qu'on en finisse avec toi. »

La violence de ses mots ne m'était pas étrangère, loin de là. J'ai rangé mes affaires, les larmes aux yeux, ne comprenant pas pourquoi, dès son entrée dans l'appartement, à ma simple vue, sans même m'avoir parlé, je récoltais en pleine figure sa dureté. Pourquoi il souhaitait me voir mort ?

Pourquoi j'étais en vie ? Pourquoi autant de haine, puisque je n'avais rien fait et rien demandé ? Avec le temps, j'ai appris à faire du silence mon allié et à accueillir différemment ses mots, voire ses insultes. Mais à ce moment-là, je ne pouvais pas m'en détacher. Alors je me suis dirigé dans ma chambre, comme il me l'avait ordonné.

Une fois à table, Fatima lui a demandé ce qu'il se passait. Comme s'il ne l'avait pas entendue, il lui a simplement réclamé plus de viande. Je l'entendais de ma chambre marmonner : « Ce n'est pas vrai, il a fallu que je me marie avec une femme comme ça. »

J'étais allongé sur mon lit, dos à la porte, pour cacher mes sentiments, pour ne pas lui montrer que je pleurais, car je savais qu'il n'aimait pas ça. J'essayais de me contrôler pour ne pas laisser échapper un cri. Il m'a quand même rejoint dans ma chambre et s'est allongé contre moi. « Pourquoi tu pleures ? Sèche tes larmes. » Il eut un sourire pervers. Lentement, j'ai senti sa main se glisser mon pantalon, aller chercher mon sexe et mimer une masturbation. Je sentais dans mon dos à travers son jean son sexe en érection. Je ne pouvais retenir mes larmes. Je respirais de plus en plus difficilement. L'odeur de son eau de Cologne me donnait à chaque fois envie de vomir. C'était une odeur masculine, mais trop forte.

Ma mère alors m'a interpellé de la cuisine : « Tu as mangé. Laisse ton père rompre le jeûne. Mohamed, qu'est-ce qui se passe encore ? » Mon père est alors sorti de la chambre et s'est dirigé vers la salle à manger : « Ah! Je déteste ce gamin, je voudrais qu'il meure. » Fatima, comme chaque fois, lui a répondu de la cuisine : « Pourquoi tu t'en prends à lui ?

Il est de toi. Je ne supporte pas tes cris tous les soirs. Il faut que ça cesse, surtout pendant le ramadan. » Mohamed, ignorant ses paroles, nous a ordonné de nous préparer pour aller à la mosquée. J'ai dit à ma mère que je ne souhaitais pas m'y rendre, que je voulais rester à la maison. » Dieu n'attend pas, m'a-telle répondu, et tu auras plein de zakats. » Mohamed a de nouveau fait ses ablutions. Fatima a changé son voile et enfilé sa djellaba et nous nous sommes dirigés ensemble à la mosquée, comme une famille parfaitement soudée.

Chapitre 2 : Mohamed

Mohamed est un citoyen français d'origine algérienne. À l'extérieur, il passe pour un citoyen modèle, apprécié par sa communauté, son entourage, son voisinage, ses amis et toujours prêt à aider son prochain. Le voyant de l'intérieur, j'ai tenté d'apprendre à le connaître comme je pouvais.

Mohamed est né dans un village, à proximité de Tlemcen, au nord-ouest de l'Algérie. Il a trois sœurs et un grand frère. Sa mère était au foyer, comme la majorité des femmes en Algérie à cette époque. Son père était agriculteur. Quant à lui, ayant quitté le système scolaire, après la guerre d'Algérie, il s'est installé en France pour s'offrir une vie meilleure.

Ses débuts en France ont été difficiles et douloureux. Il travaillait dans le bâtiment en tant qu'ouvrier. Il dormait là où il pouvait, dans les gares ou bien dans les parcs publics, en attendant de trouver un logement pour que son épouse Fatima et sa fille Khadidja le rejoignent. Cette période de sa vie l'a sans doute endurci. Il n'était pas rare qu'au cours de nos disputes, lorsqu'il tentait de me mettre à la rue à 11 ans, puis à 14 ans, il me rappelle qu'il avait galéré et qu'il trouvait normal, que je vive la même chose. « La vie ne m'a pas fait de cadeau. Pourquoi devrais-je t'en faire ? » Et je dois